

# **Ulysse, Eugène, deux cousins dans la Grande Guerre**

**Parcours croisés à la Bataille de Verdun  
A la Vie, à la Mort**



Par Ginette Savariaux. Souvigné, mai 2018

Ce récit n'est pas historique, car c'est à votre cœur que je m'adresse. Nous avons probablement tous le souvenir d'une photo, d'un récit ou d'avoir entendu parler d'un membre de la famille revenu ou non de cette horrible guerre 14/18. Longtemps les langues se sont tues, par pudeur, par douleur, afin de ne pas dire ce qui paraissait innommable. Les lettres, les photos ou documents sont restés au fond d'un tiroir et deviennent pour nous désormais de véritables trésors.

Après des années de recherches sur mes ancêtres, je souhaite en ce jour vous parler de ces deux personnes, chères à mon cœur... Mais cela pourrait être aussi bien, le récit sur vos propres poilus.

Ulysse est né le 17 décembre 1894 à l'Hermitain, commune de Souvigné, d'Amand Savariaux et Alida Chauvineau. Amand et Alida étaient mes grands-parents, les parents de Léo Savariaux, mon père, que certains ont peut-être connu en tant que maire de cette commune.

Eugène est né 6 mois plus tard, le 13 juillet 1895 à la Cantine dans la forêt de l'Hermitain, d'Olivier Savariaux et Pélagie Benoist. Amand et Olivier étaient frères.

Ces deux gamins ont grandi ensemble et connu les mêmes chemins empierrés qui faisaient résonner leurs galoches. Avec leurs cousins presque du même âge, du Rivault ou de la Grange d'Oirée, ils ont couru, joué et tiré les oiseaux avec des tire-chail comme il était de coutume à cette époque. De l'Hermitain à la Cantine en passant en bordure de forêt le long des champs, ils pouvaient tous se rejoindre en 5 minutes et je pense que leur enfance fut joyeuse et insouciante.

Olivier et sa famille étaient venus à la Cantine vers 1891 afin d'ouvrir un café dont l'objectif fut de nourrir les équipes des employés des chemins de fer qui construisaient la ligne de Tramways Saint -Maixent / Melle. Une gare étant prévue au carrefour des quatre routes, il fut décidé de fêter l'événement en 1901 en faisant venir les habitants de Saint-Maixent, La Mothe-Saint-Héray et Melle, avec des billets à tarif réduit. Le premier dimanche de mai fut choisi afin de cueillir le muguet dans les bois. Cette « *ballade aux muguets* », dont je souhaite conserver les deux // car mon père Léo et les extraits de journaux de l'époque l'écrivaient ainsi. Peut-être le nombre de musiciens, violoneux et autres qui jouaient autrefois, ont-ils influencé le terme ? La balade en temps que promenade n'est venue qu'ensuite ? Cette fête a perduré pendant plus de 50 ans.

En 1901, Ulysse n'avait que 6 ans mais il a dû être attiré par la musique et la pratique du violon car il lui en fut commandé un à Paris.

A l'Hermitain, dès 1895, Amand avait fait l'acquisition d'un matériel de scierie avec M Menuet qui était déjà entrepreneur de battages. Ils se déplaçaient dans les villages, chez les particuliers afin d'abattre les arbres sur place. En 1902 avec Alida, ils achetèrent un terrain à l'Hermitain afin d'y construire une maison, grange, écurie et surtout installer une scie qui fonctionnait à la vapeur grâce à l'eau d'une fontaine. La culture et le bois, cela demandait beaucoup de travail et quand en 1908, le petit Léo vint au monde, il fut mis en nourrice à Melle pendant deux ans et revint dans sa famille en 1910. C'est là que je suis née. Mon père a continué jusqu'à sa retraite l'exploitation forestière et un peu de culture comme ses parents.

Pendant quelques années, tous les cousins, nés des frères et sœurs d'Olivier et d'Amand, grandirent en aidant leurs parents dans l'insouciance et la gaieté de la jeunesse. Pélagie, mère d'Eugène, dès 1897 allait faire des cures à Vichy au mois d'août dont le trajet était pris en charge par la municipalité de Souvigné, comme en attestent les délibérations municipales. Nous ne savons pas de quoi souffrait Pélagie. Vichy soignait les problèmes digestifs et les neurasthénies. Le couple avait trois enfants vivants et avait perdu un petit Paul à 8 mois en 1890. Il est donc fort probable qu'Eugène venait vivre à l'Hermitain avec son cousin pendant les cures de sa mère.

En juillet 1913, Pélagie est hospitalisée à l'hospice de Saint-Maixent l'Ecole et décède deux jours plus tard à 48 ans.

Ce ne fut pas la fin de la « *ballade au muguets* », mais Olivier revint vivre en tant que cultivateur à la Grange d'Oirée avec ses deux enfants non mariés, Eugène et Eugénie, et passa le relais à d'autres cabaretiers. Sa fille aînée, Armantine, avait rencontré un jeune homme travaillant aux chemins de fer, Ernest et s'était mariée en 1906. Le couple ira vivre à Poitiers où Ernest fut sous-

chef de gare. Ils reviendront ensuite à Saint-Maixent où il fut chef de gare, puis pour une retraite méritée.

Lorsque la mobilisation générale du 2 août 1914 sonna le glas de cette période, les deux cousins n'étaient plus dans la même situation. Eugène, par douleur d'avoir perdu sa mère et peut-être mécontent avec son père, s'était engagé volontaire pour trois ans le 1<sup>er</sup> septembre 1913 au 114<sup>e</sup> RI au recrutement de Parthenay en tant que 2<sup>e</sup> classe. 1,68m, cheveux châtain clair, visage ovale et les yeux bleus, peut-on lire sur sa fiche de recensement.

Ulysse se fit recenser sur la demande de son père en décembre 1914, pour ses 20 ans. 1,72m, cheveux noirs, yeux marrons, visage ovale, front moyen légèrement proéminent et nez convexe moyen. Il déclare qu'il n'est pas musicien, il soigne et monte les chevaux, il conduit les voitures et sait faire du vélo. Son niveau d'instruction est de 3, le niveau moyen d'instruction primaire étant de 2. On peut se demander pourquoi il prétend ne pas être musicien ? Pourtant la mémoire familiale, son violon et ses partitions nous montrent le contraire.

Il fut cantonné à Poitiers au 125<sup>e</sup> RI, le 19 décembre 1914 en tant que 2<sup>e</sup> classe, mais ajourné pour problèmes d'estomac. Ulysse ne souhaitait pas partir et n'y va pas la « fleur au fusil » comme beaucoup de soldats.

Eugène lui, avait choisi l'armée avant la déclaration de la guerre.

Malgré cette différence de parcours, ces deux cousins vont pourtant montrer au cours de la guerre leur attachement. Les courriers d'Ulysse et l'Historique des régiments vont me permettre de relater leurs parcours.

En février 1915, Ulysse, à Poitiers s'ennuie ce dimanche gras qui n'est pas fêté, dit-il. Par Armantine il a des nouvelles d'Eugène au 111<sup>e</sup> RI qui a passé la frontière belge. Le 2 février 1915, Eugène a été nommé caporal. Afin de combler l'ennui, Ulysse écrit à l'Hermitain souvent, demande des nouvelles de Léo, son petit frère, il précise également aller à la visite régulièrement dans l'espoir de ne pas partir. M<sup>r</sup> Vandier de l'Hermitain lui demande de le tenir au courant de sa situation...

Toujours en février, le régiment part en manœuvres entre Saint-Julien et Chauvigny ; il relate l'événement comme un jeu : d'un côté l'ennemi qui est fait prisonnier et de l'autre les vainqueurs dont il fait partie. Il précise : « *c'est rigolo de nous voir, puis au soir, il n'y avait ni morts, ni blessés, tout le monde était content.* »



Le 15 mars, le ton change, Ulysse est mobilisable malgré tous ses efforts : il fume un paquet de tabac par jour et ne mange pas avant les visites médicales. Une nouvelle visite en avril ne change rien, bien qu'il ait espéré une intervention d'un cousin et d'une personne influente. Après avoir revu ses parents, fin mai il écrit être arrivé au front et va entrer dans les tranchées le soir même.

Ulysse vient d'être affecté au 68<sup>e</sup> RI, régiment cantonné au Blanc qui comprend des Berrichons, des Tourangeaux et des Poitevins. Il est à la 1<sup>re</sup> compagnie, 1<sup>re</sup> section, 1<sup>er</sup> bataillon.

Ulysse, en ce mois de mai 1915 est alors en Artois, à Loos, puis à la Fosse Calonne où eurent lieu des attaques et contre-attaques violentes. Jusqu'au 3 juillet, où le régiment ira au repos, Ulysse va connaître le secteur aux interminables boyaux de 7 à 8 kilomètres où il faut user l'ennemi par des efforts et attaques incessantes.

Ulysse n'a plus le moral, son père Amand lui écrit ceci : « *Il est vrai que le sort est bien mauvais et bien triste, mais que veux-tu, quoiqu'on se chagrinerait davantage, cela irait encore plus mal . Il faut à tout prix s'armer de courage et bien croire que cette vie ne durera pas toujours (...) il n'y a que le courage qui fait que l'on peut tenir debout. Ne te chagrine pas, je t'en prie, pense que tu es soldat et ne pense pas au pays et ne pense pas trop à nous. »*

A la même date, le général du corps d'armée vient encourager les troupes, en précisant toutefois qu'une nouvelle campagne d'hiver se préparait.

Ulysse espère des lettres régulières, il n'y a que cela, écrit-il, les nouvelles du pays qui peuvent aider à tenir. Il en donne aussi, quelquefois il réclame des provisions car il n'y a rien à acheter dans le secteur, ou bien il a besoin d'un stylo et de papier. C'est le plus souvent sa mère qui lui répond et fait les envois de colis : nourriture, chaussettes et argent liquide (ou par mandat). Ulysse demande régulièrement des nouvelles d'Eugène : « *Ah, que je serais content s'il pouvait venir me trouver, mais cela n'est pas sûr.* »

Début septembre, Eugène donne des nouvelles à Ulysse. Il est allé en permission dans sa famille et pense venir le voir aussi. Une petite photo atteste bien de cette rencontre sans préciser, ni le lieu exact, ni la date. On peut imaginer la joie pour ces deux cousins qui ne s'étaient pas rencontrés depuis plusieurs années, dans de telles conditions. Quels furent leurs échanges ? Peut-être c'est Eugène qui a réconforté Ulysse, lui qui était déjà militaire depuis 1913 ? La photo (*en première page*), si elle montre des visages relativement sereins, laisse apparaître des vêtements sales, usés avec des boutons qui manquent !

Juste après cette visite, le 68<sup>e</sup> va relever le 114<sup>e</sup> dans la région de Vailly-en-Champagne au nord d'Arras où il va organiser une offensive et une attaque le 25 septembre. Le 68<sup>e</sup>, précise l'Historique, a un rôle de *sacrifice* car il faut qu'à Vailly, il fixe l'ennemi. Dès le début, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons sont en premières lignes. Pour Ulysse, c'est 7 jours de 1<sup>re</sup> lignes, puis c'est un autre bataillon qui prend la relève. Ils vont arriver à tenir l'ennemi à quelque 80 mètres de leur propre tranchée.

De cet épisode, Ulysse pense qu'il n'avait jamais cru pouvoir résister aux intempéries et relate dans un courrier : « *On a bien raison de dire que plus on est dorloté et plus mal on est car nous soldats on l'est très peu, coucher dehors par n'importe quel temps ; mais cela ne fait rien, on est quand même joyeux, on devient gosse, lorsqu'on est tous ensemble, un simple mot amuse toute la société !* » Seulement, il va préciser dans un courrier deux jours plus tard, qu'il a tout perdu, ses papiers, son argent, 15 F. qui sont restés là-bas sur le terrain. Il est alors facile d'imaginer la violence des combats et le pouvoir de l'alcool afin de les aider à tenir.

A la fin décembre, Ulysse va venir en permission comme en atteste son courrier du 28 janvier 1916. Lui, n'en dira rien mais son frère Léo, dans ses mémoires, décrit cet épisode : « *Il était habillé avec une capote couverte de boue et des effets souillés, fumant la pipe et buvant de cet alcool qui les enivrait pour les faire monter à l'assaut.* »

Le retour au front fut difficile pour le moral d'Ulysse qui dit avoir « *la cosse du métier* », heureusement, les copains sont là, dit-il, dont un nommé Chantecaille. Ils vont manger ensemble le canard et le poulet rapportés afin « *d'enlever leur cafard.* » Malgré tout, sa compagnie sort juste des premières lignes et ils vont aller au grand repos jusqu'à la fin février pour un nouvel épisode à la

cote 104 dans la région d'Estrée-Cauchy, dans la neige et la boue. « *On a fait quatre prises de lignes, je ne peux vous en dire tout ce que j'en pense (...), nous avons été tout le temps debout, des jours et des nuits à marcher, je crois avoir fait 100 kms dans nos lignes (...), en sortant, je me suis rendu au patelin voisin, pas sur les pieds, plutôt sur les genoux (...), vous ne pouvez pas vous rendre compte de la misère que l'on endure (...), Oh, si vous saviez !!!* »

Dans un autre courrier, il répond à son père qui lui demande des conseils au sujet d'achat de *chablis* (bois de forêt, couché après une tempête), et du choix de se diriger davantage vers le travail du bois ou la culture : « *Faites comme si je n'avais jamais existé, ou du moins supposez le...* »

Le 12 avril, un courrier d'Ulysse va préciser à ses parents de ne plus lui envoyer d'argent : « *J'en ai plus que je comptais, même de trop, on ne sait jamais ce qui doit arriver.* »

Il n'y aura pas d'autre courrier. Le lendemain le régiment embarque à Dompierre après avoir été au repos depuis le 15 mars dans la région de Bergues, Saint-Pol et Saint Malo-les-Bains pour un séjour particulièrement « *goûté* » d'après l'Historique. Après bateau et camions, le régiment va arriver le 18 avril au sud de Domsbale en Argonne pendant que les officiers vont reconnaître le secteur de la cote 304. Du 25 au 29 avril, c'est le 2<sup>e</sup> bataillon qui va en 1<sup>res</sup> lignes et le 29 au soir, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons partent du bois de Saint-Pierre afin de le remplacer à la cote 304.

Le 30 avril et le 1<sup>er</sup> mai, les bombardements sont de moyenne intensité, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2, ils postent des mitrailleuses en avant de leurs lignes que l'ennemi s'empresse de détruire. Le 3 mai, le bombardement commence à 11 heures.

C'est le commandant Berthelon qui dirige le 1<sup>er</sup> bataillon dont fait partie Ulysse, qui écrira dans l'Historique : le 3 mai, l'intensité des tirs est de 30 à 45 coups à la minute dans un rayon de 100 mètres carrés. Le soir 250 hommes de son bataillon sont tués ou blessés, 41 disparus et enterrés par les éboulements. Le 2<sup>e</sup> bataillon vient renforcer les unités en 1<sup>re</sup> ligne mais la plupart des survivants ont leurs armes brisées ou enterrées et 2 pièces de mitrailleuses ont été détruites.

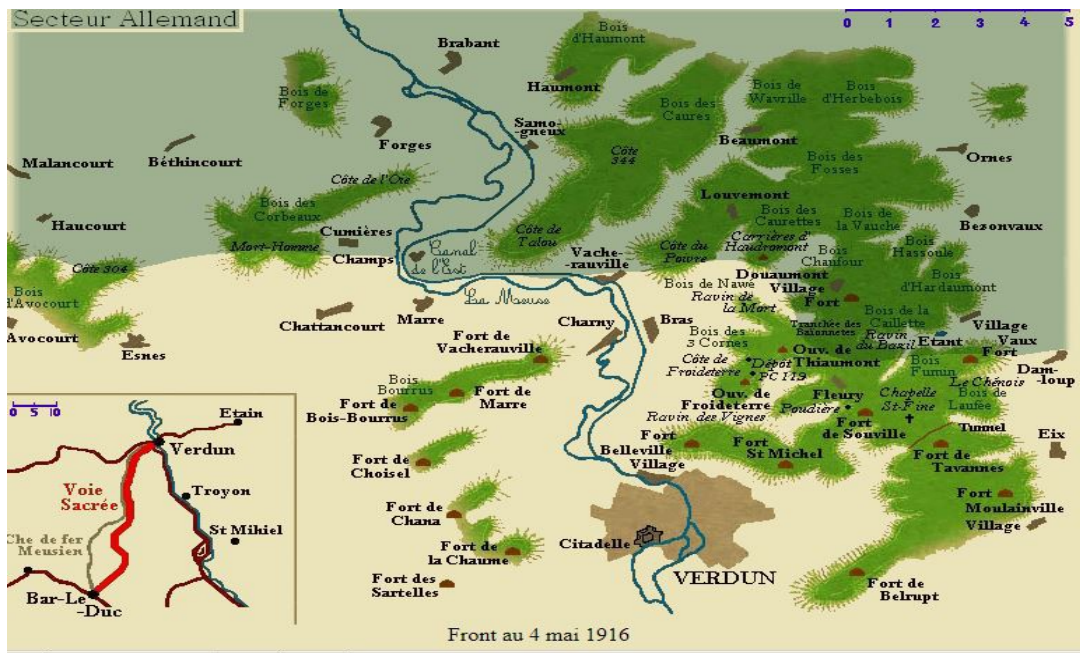
Le 4 mai, le tir redouble d'intensité, les obus soulèvent une poussière qui empêche toute observation et forme un nuage épais, un obus de gros calibre tombe, bouche et coupe toute communication téléphonique, rendant toute sortie impossible. Une attaque allemande se déclenche vers 14 heures et à la tombée de la nuit, l'ennemi est signalé vers le poste de secours du 1<sup>er</sup> bataillon et commence à monter vers la crête. Les éléments qui restent vont essayer de tenir jusqu'au milieu du jour du 5 mai.

Ulysse a connu dans cet enfer ses dernières heures...

Pendant ces premiers jours de mai où il aurait dû être à la ballade aux muguet dans la forêt de l'Hermitain, était-il encore en état de penser à sa famille, à son pays ? Ou bien était-il une bête traquée qui ne pouvait ni ne devait s'échapper ? Je pense plutôt qu'il était devenu un être désincarné, agissant mécaniquement, dans un fracas étourdissant, dans la poussière et les odeurs de putréfaction, où la faim et la soif n'avaient même plus cours. Alors, comment aurait-il pu encore penser ?!

Le général commandant le 9<sup>e</sup> corps d'armée va citer à l'ordre le 68<sup>e</sup> RI pour ces deux jours des 4 et 5 mai où pendant 30 heures, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons ont tenu leurs tranchées sans reculer, jusqu'à l'attaque ennemie... Ce qui reste du régiment sera mis au repos du côté de Bar-le-Duc et c'est le 114<sup>e</sup> RI de Parthenay et le 125<sup>e</sup> RI de Poitiers qui vont venir continuer de défendre cette zone de la cote 304 dès le 6 mai.

Ulysse sera déclaré disparu, terme qui suppose qu'au moins deux personnes ne peuvent attester avoir vu le mort permettant de dresser un décès régulier. Est-il mort le 4 ou le 5 ? Il est impossible de le savoir. Ulysse sera déclaré Mort pour la France par le tribunal de première instance de Niort en date du 10 juin 1921. Le 8 septembre 1924, il lui sera attribué la Croix de Guerre avec étoile de bronze et une médaille titre posthume avec mention : « *Soldat courageux et dévoué, ayant toujours bravement accompli son devoir. Tombé au champ d'honneur, le 5 mai 1916 à la cote 304.* »



Cette seule bataille de la cote 304 va faire 10.000 morts, l'avance allemande va continuer jusqu'au 25 mai avant que le secteur ne soit reconquis quelques mois plus tard. Le 2 septembre, l'attaque des Allemands sur Verdun est arrêtée et la ligne sera organisée en position de résistance de longue durée. La bataille de Verdun va faire 700.000 victimes, morts, blessés et disparus.

Pierre Miquel, historien, spécialiste de la grande guerre, écrit dans son livre *Mourir à Verdun*, à propos de la cote 304 : « C'est un paysage lunaire, les aviateurs envoyés en reconnaissance ne peuvent y prendre de photos, la poussière et la fumée montent jusqu'à 800 mètres. Pendant 24 heures, sans discontinuer les troupes du 9<sup>e</sup> corps d'armée reçoivent ce déluge de feu qui bouleverse toutes les positions (...) A 15 ou 20 kms, la terre tremblait, labourée par les obus de très gros calibre, tandis que les boches attaquaient la cote 304 entre Avocourt et le Mort-Homme (...), le vendredi matin, tandis que l'aube venait sur la forêt d'Argonne, il sembla qu'un volcan s'ouvrait tellement le canon avait redoublé. »

Dans *Paroles de poilus, lettres et carnets du front*, un officier allemand, Chistian Bordeching écrit à sa famille le 21 mai : 10 jours sur la colline 304, du 11 au 21 mai : « A gauche se dessine l'Homme mort, à droite la colline 304, la position allemande se situe avant l'étang de Forges, derrière l'enfer de 304, c'est ici que commence le royaume des tirs de barrage (...), odeurs de cadavres, matériel de grande valeur laissé sur place, des armes, des munitions, de la nourriture, des masques à gaz, du barbelé, des grenades et autres machines de guerre. Les cratères, les uns contre les autres témoignent de l'horreur des tirs d'artillerie allemands qui nous ont précédés. Il relèvera bientôt du miracle de traverser cette zone (...), la colline, à l'origine boisée ne laisse plus apparaître que quelques troncs noirs (...), et pourtant un matin, une alouette chante et une multitude de hannetons bourdonnent (...) et nous rappellent qu'au-delà de cette guerre, il y a encore un merveilleux printemps qui va nous réjouir. »

La nouvelle de la disparition d'Ulysse va parvenir dans sa famille rapidement par la mairie et la gendarmerie, mais le récit, elle le connaîtra sans doute beaucoup plus tard... Eugène a-t-il appris la mort d'Ulysse aussitôt ? Je n'ai pas de réponse...

Après avoir changé de régiment plusieurs fois, il a fini ses trois ans en août 1916 et se retrouve au 16<sup>e</sup> RI qui deviendra le 216<sup>e</sup>, premier groupe de réserve. Il sera nommé sergent le 4 novembre de la même année. Ce régiment sera dans le secteur de Verdun en septembre / novembre, entre autre à l'attaque du fort de Vaux.

En 1917, le 216<sup>e</sup> RI sera en repos à Saint-Mihiel jusqu'en avril, puis dans les Vosges en mai / juin, et de juillet à octobre à Verdun au Mort-Homme puis aux Eparges. C'est là, au Mort-Homme, si près de la cote 304, si près du lieu de la disparition d'Ulysse, qu'Eugène va trouver la mort, tué à l'ennemi, dans la nuit du 14 au 15 août.

Les deux citations qu'il va recevoir, une de son vivant et l'autre, à titre posthume, reflètent son état d'esprit. La première du 22 juin 1917 avec Croix de Guerre : « *Sous-officier très brave, tireur d'élite, a volontairement effectué trois reconnaissances au delà de notre réseau pour retrouver un cadavre ennemi.* »

La deuxième du 26 septembre 1917 avec médaille de guerre : « *Sous-officier énergique, ayant au plus haut point le sentiment du devoir. D'une intrépidité légendaire dans le bataillon, toujours volontaire pour les missions dangereuses, aimé et admiré de ses chefs et de ses hommes. Cité une première fois. Frappé mortellement à son poste dans la nuit du 14 août 1917.* »

Après la disparition de son cousin, Eugène a donné l'exemple de ce qui devait être le respect de l'ennemi en tant qu'être humain, car tous ces soldats vivaient les mêmes souffrances des deux côtés du front. Il n'était donc pas dans le désir de vengeance. Eugène fut inhumé au cimetière de Domsbale en Argonne.

Vers 1921, la famille, Olivier, Amand, Léo et peut-être Alida, se rendront sur les lieux, trajet payé par l'État, une photo atteste de la tombe d'Eugène. Des années après, la plupart de ces cimetières furent regroupés dans des grands cimetières militaires. La tombe d'Eugène se trouve désormais dans le cimetière de Bethélaiville au numéro 366. Une erreur l'a mentionné sur le site des anciens combattants sous le prénom d'Émile mais Marie-Dominique Salomon a fait une demande et l'erreur devrait être réparée !

Bien plus tard, en 2004, avec ma sœur aînée et son mari, nous sommes aussi allés sur les lieux. Ce fut pour moi un voyage initiatique et 14 ans après, je vous en parle encore...

Arrivés à Verdun, nous aurons peu d'informations sur la cote 304, il y a ce qui dépend de la rive droite de la Meuse dont Verdun et ce qui dépend de la région rive gauche en Argonne dont la cote 304 et le Mort-Homme. Cinq jours de visite vont nous permettre d'en voir suffisamment afin de nous rendre compte de l'horreur que fut cette guerre. Il y a tellement de monuments, de cimetières emplis de croix, de villages détruits. Pénétrer dans ce qui est devenu la « **zone rouge** », incite au respect d'emblée et provoque une émotion très forte. 13.000 hectares sur plus de 19.500 furent reboisés par le ministère de l'Agriculture. En 1923, la zone fut nettoyée, les corps ensevelis enlevés, les munitions désamorçées. Les coquelicots furent les premières fleurs à réapparaître, puis les plantes sauvages et les coteaux furent vite recouverts par la pousse des épicéas afin de former un écran qui ne cache pourtant pas le dénivellement du sol causé par les obus.

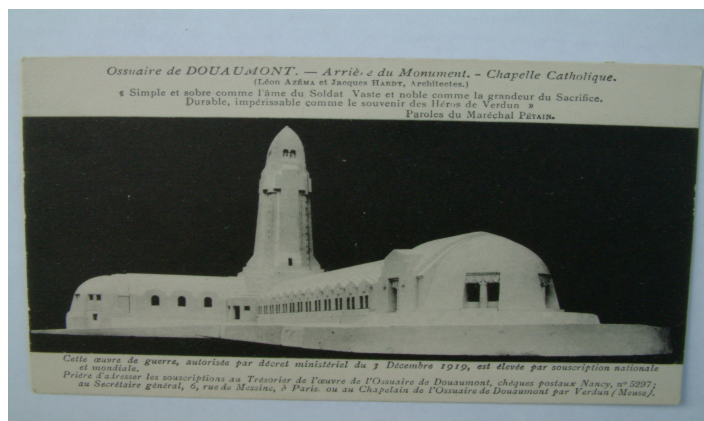


Photo 2004

Il nous fallait bien aller à cette cote 304 et j'ai souhaité descendre le sentier qui conduisait vers le Mort-Homme. Je fus toutefois arrêtée vers le milieu car un couple de renards qui se dorait au soleil me barrait le passage. Ils me regardaient, le mâle partit sur la gauche dans les bois. Je m'empressais, émue, de remonter et en arrivant presque en haut, je vis le renard traverser à nouveau devant moi, le regard tourné dans ma direction... Son message pour moi fut clair : « *Ne venez plus nous importuner dans cette zone où l'homme a fait trop de mal...* » Nous avons déposé un petit bouquet de fleurs sauvages au pied du monument et sommes partis, bouleversés.



La visite à l'Ossuaire de Douaumont fut également forte en émotions, son esplanade est impressionnante avec ses 16.142 tombes de soldats français identifiés, alignés impeccablement. Ce monument fut inauguré le 18 septembre 1927 par le maréchal Pétain. L'intérieur est vaste, une grande allée centrale de 137 m de long se termine par une grande vasque où brûle la flamme du souvenir. De chaque côté, de grandes arcades où sont entreposés 46 cercueils contenant les restes des soldats par zone de combat. Les voûtes au-dessus sont recouvertes de pierres gravées au nom d'un soldat ou d'une association, des petites, achetées 200 F, des plus grandes, pour 500 F. En sous-sol de cet ossuaire, on peut voir, en passant à l'arrière du bâtiment, au travers des vitres fixes, 14 m<sup>3</sup> d'ossements, correspondant à 130.000 soldats français et allemands, non identifiés, réunis pour l'éternité.



Maquette 1919





Photo 2004

Cet Ossuaire ne fut construit qu'en fonction des sommes recueillies. L'œuvre du souvenir des défenseurs de Verdun va s'occuper de récolter des fonds. Une revue, *L'écho de l'ossuaire*, va être envoyée aux familles des victimes tous les deux mois afin de les informer des avancements des travaux. Il y eut de même une souscription publique afin de récolter des fonds. Fin octobre 1923, elle s'élève à 2.187.194,72 F. Au cours de l'été 1923, le comité de patronage se plaint d'avoir eu moins de visiteurs que l'année d'avant... On organise des voyages gratuits, des visites guidées afin de faire venir le plus de monde possible. Le comité était composé de 37 membres dont les présidents : le maréchal Foch et Raymond Poincaré, ancien Président de la République, le cardinal Dubois, ancien évêque de Verdun ; les présidentes : M<sup>mes</sup> Millerand, Poincaré et Deschanel, et des ministres, députés, généraux, barons, comtesses, un rabbin et un pasteur. Ceux-là même qui avaient organisé la guerre...

En plus des visites sur Verdun même, il nous restait encore un lieu que nous souhaitions voir : la voie sacrée ! C'est Maurice Barrès qui nomma cette route ainsi en référence à la voie sacrée romaine.

56 kms de route entre Bar-le-Duc et Verdun furent élargis à 7 mètres afin de permettre à trois véhicules de s'y croiser de front, sans interruption, comme une chaîne sans fin, d'où le terme de *noria*. En 1916, 90.000 hommes, 50.000 tonnes de munitions, ravitaillement et matériel empruntèrent cette route chaque semaine à raison d'un véhicule toutes les 4 secondes.

Le 26 février 1916, le général Pétain avait pris le commandement de la bataille de Verdun. Nous sommes allés jusqu'à Souilly, là où il avait installé son QG, nous sommes montés à l'étage qui donnait par un perron sur la voie, nous sommes entrés dans son bureau, ouvert à tous vents. Le buste de Pétain était là, à son poste mais nous n'avons croisé aucune âme qui vive, seule une voix venant d'outre-tombe pouvait peut-être nous parvenir ? C'était un discours de Pétain qui disait ceci quelques années après la guerre : « *Mon cœur se serrait quand je voyais aller au feu de Verdun nos jeunes gens de 20 ans, songeant qu'avec la légèreté de leur âge ils passeraient trop vite de l'enthousiasme du premier engagement à la lassitude provoquée par les souffrances, peut-être même du découragement devant la tâche à accomplir ? Du perron de la mairie de Souilly (...), je leur réservais ma plus grande attention quand ils montaient en ligne avec leurs unités (...), j'aimais le regard confiant qu'ils m'adressaient en guise de salut (...), Mais quel découragement quand ils revenaient (...), leur regard insaisissable semblait figé dans une vision d'épouvante (...), ils fléchissaient sous le poids des souvenirs. »*

Puis, nous avons quitté cette région d'où les guides de l'époque disaient : *Venez contempler la désolation !*

La France a gagné cette guerre après d'autres batailles, elle a récupéré l'Alsace et la Lorraine mais les cœurs devaient être bien lourds devant la perte de toute une jeunesse. Il n'y eut, comme disait Amand à Ulysse, que le courage qui a pu permettre à toutes ces familles meurtries de ne pas rester dans cette *contemplation de la désolation*. Je pense que bien vite tout le monde se mit au travail et la vie reprit ses droits en pensant avant tout à ceux qui restaient.

Le plus bel exemple, je l'ai découvert dans ma famille. Je me suis demandée de nombreuses fois si Ulysse avait une fiancée ? Ma requête fut entendue et un jour, j'appris, fortuitement, qu'en effet il avait eu une promise, que celle-ci s'était ensuite mariée à un cousin d'Ulysse, que le couple eut des enfants, la famille fut toujours reçue à l'Hermitain par Alida et Amand, Léo fut même parrain d'une des filles... Quelle élégance dans l'humilité et quelle leçon d'**Humanité**, transmise par notre famille, sans pourtant en faire état !

Hélas, nous savons que cette victoire préparait déjà la guerre suivante, mais je retiens ce que disait l'officier allemand dans sa lettre : « *Pourtant un matin l'alouette chantait et le printemps reviendra toujours.* »

Je termine en espérant que les coquelicots refleuriront encore sur les zones dévastées...  
Je vous remercie de votre attention.

Ginette Savariaux

Texte lu au cours de l'exposition sur le centenaire de l'armistice de la guerre 1914-1918  
Exposition réalisée par Marie-Dominique Salomon qui eut lieu sur trois week-ends de mai 2018  
au Temple de Souvigné avec l'accord du Musée de la vie rurale et de la coiffe de Souvigné et Val de Sèvre généalogie  
de Saint-Maixent l'Ecole

Références : Lettres d'Ulysse Savariaux  
Historique des régiments : 68<sup>e</sup> RI, 216<sup>e</sup> RI  
Livres : *Mourir à Verdun*, Pierre Miquel, Ed. de la Seine  
*Les Poilus*, Pierre Miquel, Ed. Pocket  
*Paroles de poilus, lettres et carnets 1914-1918*, Ed. Librio